

## Rencontres Philosophiques Clermontoises

Cycle « Ciné-Philo »

Soirée Blaise Pascal – Éric Rohmer

Cinéma Le Rio, 17 octobre 2017

### « Conte d'hiver », un film pascalien ?

#### Conférence d'Alain Mallet

Ce film d'Éric Rohmer, qui clôt le cycle des contes, après « Conte de printemps », « Conte d'été », « Conte d'automne », a suscité les réflexions de plusieurs universitaires, Laurent Thirouin, spécialiste de Pascal, Nicole Hatem, auteur de « Éric Rohmer, Graham Greene et le pari de Pascal » ou encore le philosophe américain Stanley Cavell, qui a écrit plusieurs textes sur le cinéma et notamment sur ce film. Certains de ces ouvrages sont présentés par la librairie « Les Volcans », associée à cette soirée.

« Conte d'hiver » est un film où l'on parle beaucoup et qui fait parler. Si l'on avait voulu en faire une analyse, il nous aurait fallu au moins une heure à chacun et il aurait mieux valu la placer après. Pourquoi alors, contre toute logique, avoir choisi de parler du film avant sa projection ? En ce qui me concerne, l'ordre retenu se justifie par ma propre expérience. Comme chacun sait, le diable est dans les détails ! Or ce diable d'Éric Rohmer est tellement subtil qu'il se plaît à égarer le spectateur par l'accumulation de détails à première vue, - à supposer qu'on les remarque ! -, insignifiants. Aussi plusieurs visions furent pour moi nécessaires pour percevoir à chaque fois de nouveaux détails jusque-là inaperçus. Et surtout le plaisir éprouvé devant ce film augmentait au fur et à mesure que je comprenais l'importance de ce qui auparavant m'avait échappé. Ce que j'espère aujourd'hui, c'est, - projet ambitieux -, que ces quelques paroles avant le film, contribueront à vous faire éprouver, dès la première vision, le plaisir que j'ai éprouvé au bout de la troisième ou la quatrième, d'où le choix assumé de relever quelques détails.

A la question « Conte d'hiver, un film pascalien ? », nous sommes tentés, après une première vision, de répondre « oui ». Eric Rohmer nous y invite par l'entremise d'un personnage, Loïc, qui évoque le pari de Pascal (P. 233B « infini-rien). Nous acceptons d'autant plus cette réponse que nous reconnaissons l'analogie de situation entre celle dite « du pari » dans le texte de Pascal et celle du film :

- dans le texte « infini-rien », il s'agit d'un choix entre deux attitudes existentielles, l'une qui suppose que Dieu est, l'autre qu'il n'est pas.

- Dans le film, Félicie semble balancer entre deux possibilités, partir à Nevers vivre avec Maxence et oublier Charles, ou retourner à Paris en conservant le souvenir de Charles et l'espérance de le revoir.

Dans les deux cas, l'un des termes du choix repose sur une espérance dont la réalisation est infiniment peu probable mais qui, si par miracle elle se réalise, promet « une infinité de bonheur ».

#### **« Conte d'hiver » serait donc un film pascalien.**

C'est un peu la thèse du philosophe américain Stanley Cavell. On aurait donc avec le film, une transposition « laïcisée », « sécularisée » de la situation du pari pascalien, Charles prenant la place de Dieu, la quête amoureuse prenant la place de la quête spirituelle.

Mais...

... On ne peut s'empêcher de se poser la question de la légitimité de cette transposition. N'est-elle pas une trahison ? Suffit-il de placer des phrases de Pascal dans la bouche d'un des personnages, pour faire un film pascalien,... à supposer que Rohmer ait voulu faire un film pascalien ?

Pour répondre à cette question, constatons d'abord que l'atmosphère dans laquelle baigne le film, l'« être au monde » du personnage principal, Félicie, le contenu de l'histoire, tout cela ne cadre pas vraiment avec la tonalité « janséniste », i.e. austère et grave, associée habituellement à Pascal (et quelquefois à Clermont-Ferrand !).

Pascal, c'est « l'effrayant génie », comme le désigne Chateaubriand, c'est celui qui a écrit : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là » (P. 553B). C'est celui qui refuse de célébrer l'amour humain en tant que tel. « Il n'y a point de crime qui ne lui soit (à Dieu) plus injurieux ni plus détestable que d'aimer souverainement les créatures quoiqu'elles le représentent » (*Lettre à Gilberte*), « Il est faux que nous soyons dignes que les autres nous aiment, il est injuste que nous le voulions » (P. 477B), « ...on n'aime personne que pour des qualités empruntées » (P. 323B)...

Tout à l'opposé, semble-t-il, de Félicie, rayonnante, qui ne dédaigne aucunement les plaisirs charnels, et qui espère retrouver Charles et vivre avec lui. « Félicie » dont le prénom évoque le bonheur, la joie.

On pourrait donc penser que cette transposition, où Charles prend la place de Dieu comme objet d'amour, est une trahison vis-à-vis de Pascal dans la mesure où dans le cœur de Félicie, c'est une créature qui usurpe la place du créateur. Or, « S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui et non les créatures passagères » (*Pensée* 479B) . Charles est une « créature passagère », belle, séduisante, comme l'est le plus beau des anges, le séducteur, Lucifer. Pour Pascal, l'amour de Félicie pour Charles n'est pas de l'amour, c'est une « passion », au sens qu'on donnait à ce terme au dix-septième siècle, c'est une « maladie de l'âme », d'autant plus pernicieuse qu'elle se fait passer pour de l'amour. Comme disait Montaigne, « l'amour éclaire, la passion aveugle ». Pour Pascal, lecteur de saint Augustin, quête spirituelle ou quête amoureuse représentent deux directions opposées, « amor Dei » ou « amor mundi », « caritas » ou « cupiditas », « conversio » ou « aversio », et dans ces conditions, il semble difficile de faire, comme le fait Rohmer, de l'une la transposition de l'autre. Charles, d'un point de vue pascalien, est une créature luciférienne qui a séduit la malheureuse Félicie pour la conduire à sa perte.

Pour mieux faire saisir ce dont il est question ici, on peut comparer « Conte d'hiver » à *La Princesse de Clèves*, une œuvre sans conteste d'inspiration janséniste et d'esprit pascalien, parue en 1678 :

- Bref rappel : Madame de Clèves est mariée au Prince de Clèves, qu'elle estime sans l'aimer, comme Félicie (avec ses mots, « pas assez », ce qui en termes pascaliens signifie « pas du tout » → « rien ») apprécie Loïc ou même Maxence. Elle est follement éprise du Duc de Nemours. Dans tout le roman, elle lutte contre cette « passion ». A la fin, après la mort du prince de Clèves, elle se retire dans une « maison religieuse » (un couvent), refusant de voir le Duc de Nemours lors même qu'elle est affranchie des liens qu'elle avait avec le Prince de Clèves.

Ici aussi, deux possibilités se présentent, incarnées par Le Prince de Clèves et le Duc de Nemours. Par rapport au film de Rohmer, le rapprochement peut être fait entre le Prince de Clèves et les deux compagnons de Félicie, ce qui chez Pascal correspond au « rien ». En prolongeant le rapprochement, on verrait en l'amour suscité par le Duc de Nemours et l'amour de Félicie pour Charles, la transposition du choix pascalien pour la relation à Dieu, à l'infini, à l'absolu.

A cela près que...

... Si cette transposition est assumée dans « Conte d'hiver », elle est récusée dans « la Princesse de Clèves ». Lisons une des dernières phrases du roman : « Enfin, des années entières s'étant passées, le temps et l'absence ralentirent sa douleur et éteignirent sa passion ». « Eteignirent sa passion » : Comme pour Pascal, pour Madame de Lafayette, le Duc de Nemours est une « créature passagère », et il est heureux que la passion s'éteigne. Madame de La Fayette emploie le terme « passion ». *La Princesse de Clèves* n'est pas un roman d'amour. Ce roman décrit une passion qui se

prit un moment pour de l'amour. La passion s'éteint, l'âme est guérie, pour laisser la place à « des occupations plus saintes que celles des couvents les plus austères ».

Comparons avec la conduite de Félicie : des années entières se sont écoulées (cinq ans !), le temps et l'absence, après un moment d'hésitation, bien loin d'éteindre ce qu'un janséniste appellerait sa passion, ne font au contraire qu'entretenir ce qu'elle appelle, à tort pour un janséniste, son amour. Passion, « maladie de l'âme », d'autant plus grave qu'elle ne guérit pas, qu'elle ne veut pas guérir. Félicie, la mal nommée, semble s'installer dans l'espérance de la continuation de sa misère.

Félicie, la « misérable » Félicie, déclare qu'elle n'aime pas Loïc parce qu'elle n'aime pas son nez. Souvenons-nous de la Pensée 162B : « Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour... Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé ». Félicie, à cet endroit du film, est l'exemple de la vanité humaine.

Ce dont il faut se délivrer dans « La Princesse de Clèves », fidèle en cela à l'esprit pascalien, est au contraire ce qui va, croit-elle à tort, donner sens à la vie de Félicie. Par rapport au couple « infini-rien » (titre de la Pensée 233B « du pari »), l'amour de Félicie pour Charles comme la passion de la Princesse de Clèves pour le Duc de Nemours sont à placer du côté du « rien ». La Princesse de Clèves, par sa conduite finale, finit par le reconnaître (« Jésus étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps » (P. 553B). En se consacrant à des « occupations plus saintes que celles des plus austères couvents », La Princesse de Clèves pratique « l'imitation de Jésus-Christ », alors que Félicie séduite, comme Eve, par le Tentateur, prend le « rien » pour « l'infini ».

**→ Il est donc difficile dans ces conditions, de parler de film pascalien,**

... sauf à dire que Rohmer a voulu nous montrer, avec Félicie, la condition de la créature d'autant plus misérable qu'elle confond séduction et conversion, passion pour Charles, une créature à la beauté luciférienne, et amour pour le créateur.

Et si nous spectateurs, nous obstinons à voir dans cette intrigue une intrigue amoureuse, c'est que, comme Félicie, nous sommes victimes du même aveuglement. Si nous nous identifions si bien à elle, c'est que nous partageons avec elle la condition de misérable créature, qui ne peut comprendre ce que Pascal dit au libertin (P. 233) : « Vous y gagnerez en cette vie... à chaque pas que ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain, et tant de néant de ce que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné ». Ce à quoi le libertin répond : « Oh ! Ce discours me transporte, me ravit... ». C'est en fait Pascal qui fait parler ainsi le libertin. Nous sommes probablement un certain nombre à n'être pas d'emblée sensibles à la joie procurée par la retraite dans « les plus austères couvents ». Mais d'un point de vue janséniste et sans doute pascalien, *La Princesse de Clèves* est un roman qui finit bien, elle est délivrée, guérie, de sa passion. Inversement, *Conte d'hiver* est un film qui finit mal, c'est le récit d'une « chute » qui se prend pour une conversion. « Rien n'est si semblable à la charité que la cupidité et rien n'est si contraire » (P. 663B)

**Le film est donc peut-être « pascalien », mais Félicie ne l'est pas.**

Cependant

... Avec Pascal, comme avec Rohmer, les choses ne sont jamais aussi simples. A commencer par la place et la signification du pari. Il y a aussi deux moments qui ont un rapport avec le pari, comme il y a deux façons pour Pascal d'être présent :

- Pascal est présent dans les paroles de Loïc, Loïc, intellectuel et catholique. C'est lui qui évoque le passage du pari. Mais cette allusion, plutôt que de nous éclairer, risquerait de nous égarer si Félicie, qui n'est pas une intellectuelle, et qui se dit éloignée de la religion, ne remettait les choses à leur juste place.

- Pascal est présent aussi et surtout en la personne de Félicie. Le film renvoie à un autre texte de Pascal, à son texte le plus personnel, celui qu'on appelle « Le Mémorial ».

- Il est en effet permis de voir dans le parcours de Félicie la « figure » du parcours de Pascal lui-même tel qu'il le relate dans le « Mémorial ».

### **Félicie, c'est, selon Rohmer, le Pascal du Mémorial !**

Ce texte est écrit en 1654, au moment de la conversion de Pascal (ce qu'on appelle ainsi). Il évoque l'errance passée de Pascal, la période dite « mondaine » de Pascal, loin de Jésus-Christ jusqu'à cette nuit, « Depuis environ dix heures et demi du soir jusques à environ minuit et demi », deux heures que l'on interprète comme un moment de révélation, d'extase mystique. Citons quelques paroles :

- « Certitude, certitude, sentiment, joie, paix... Oubli du monde et de tout, hormis Dieu... Joie, joie, joie, pleurs de joie... ; Jésus-Christ je m'en suis séparé, je l'ai fui, renoncé, crucifié ; que je n'en sois jamais séparé ».

Considérons maintenant le parcours de Félicie :

- A la fin des vacances où elle a rencontré Charles, elle se trompe sur l'adresse qu'elle lui donne. Elle écrit « Courbevoie » à la place de « Levallois ». « Courbe

voie », c'est aussi le chemin qu'elle prend jusqu'au moment où elle se retrouve à Nevers. On la voit changer constamment de lieu, elle loge chez Loïc, chez sa mère, puis chez Maxence. Son parcours est une errance, elle papillonne d'un amant, Loïc, à l'autre, Maxence, jusqu'au moment où elle décide de rejoindre ce dernier à Nevers. Elle y voit un moyen d'oublier Charles, de le chasser de son esprit. Pour que ne se reproduise plus la scène où on la voit, au début du film, avoir l'impression d'avoir entrevu Charles dans la foule à Paris. Il lui faut en finir avec cette vie décousue, erratique, que ce souvenir encourage. « C'est, dit-elle, peut-être à cause de Charles que je m'en vais... Quand je suis à Paris, je sais que j'ai une toute petite chance de le retrouver, et ça m'obsède. Mais là-bas à Nevers, il y aura zéro chance. Alors j'aurai l'esprit libre ».

### **→S'il y a un pari dans le film, c'est à cet endroit qu'on le trouve.**

Il y a trois hommes dans la vie de Félicie, Loïc, Maxence et Charles, et la question du pari apparaît à deux moments : le premier, celui dont parle Félicie, se formule ainsi : rester à Paris avec Loïc tout en étant malheureuse à cause du souvenir obsédant de Charles, ou partir à Nevers avec Maxence pour oublier Charles. C'est un vrai pari, « Il faut trancher... maintenant j'ai fait un choix bon ou mauvais, mais il fallait choisir. Il y a un risque mais quand on choisit il y a toujours un risque » déclare Félicie à propos de son départ pour Nevers. En décidant de rejoindre Maxence à Nevers, elle élimine toutes les chances et tous les risques (l'ambiguïté est essentielle) de retrouver ou de croire retrouver Charles au détour d'une rue comme ce fut le cas à Paris. Elle fait le pari qu'en partant pour Nevers, Charles sera oublié à tout jamais. Nevers, c'est-à-dire « never », et « nowhere », jamais et nulle part. Le choix du lieu compte autant que le choix de la personne, Maxence. Nevers, c'est le dernier endroit où elle « risquerait » de rencontrer Charles. Elle parie entre « une toute petite chance », sa vie antérieure à Paris, et « zéro chance », sa vie à Nevers. Elle parie pour ne plus continuer à espérer. Parce que, jusqu'à maintenant « espérer » la rend malheureuse, c'est chaque fois un espoir déçu. Alors qu'après, elle dira « l'espoir c'est mieux que rien... Vivre avec l'espoir, je pense que c'est une vie qui en vaut bien d'autres ». C'est donc un pari, mais qui n'a rien à voir avec le texte de Pascal : il s'agit de parier entre deux « rien », Loïc ou Maxence, pour avoir « zéro chance », sans compter qu'il n'y a peut-être pas de pari chez Pascal.

Mais

... à Nevers, les choses ne se passent pas comme prévu. « Dieu écrit droit avec des lignes courbes ». (cf.N.Hatem). Là se produit quelque chose d'extraordinaire qui va redresser la voie courbe, la courbe voie, qu'était jusque-là la vie errante de Félicie. En terme pascalien, on assiste à un « renversement du pour au contre », (du divertissement à la

conversion). Cet événement se produit grâce à Elise, la fille de Félicie et de Charles - il faudrait dire « par la grâce d'Elise», au sens où la « grâce », c'est le fait que le salut vient d'un autre que de soi. A cet endroit du film, il ne s'agit plus, pour Félicie, de « trancher », « de parier », mais d'être réceptive à la grâce, i.e. à la demande insistante de sa fille.

Cette enfant, Elise, est le signe vivant de l'amour de Charles et Félicie. On peut remarquer que dans sa chambre, il y a le portrait de son père. « Un portrait porte absence et présence » écrit Pascal (P. 665B ). Charles, dit Félicie, « est une réalité absente ». C'est Elise, la fille, qui pousse Félicie, sa mère, à entrer dans la cathédrale de Nevers, où elle découvre la crèche de Noël. On voit qu'on est bien dans un contexte chrétien, mais ce n'est pas celui du Vendredi Saint, lorsque le Christ est en agonie, c'est celui de Noël et de la Nativité. Ce n'est pas *La Passion selon saint Matthieu*, ou *saint Jean*, mais *l'Oratorio de Noël*.

(Une remarque, faite par Nicole Hatem, à propos de la musique: c'est la même musique que l'on entend sur les premières images, dans la cathédrale, et lors de la séquence du théâtre. La musique donne le ton du film.)

A cette séquence, il faut ajouter le passage où l'on voit Félicie assister à la représentation de « Le conte d'hiver » de Shakespeare, pièce où le fantastique, le merveilleux occupent une place essentielle, puisqu'on y voit la statue d'une princesse morte prendre vie.

A ce moment, on est au théâtre, en soirée, on n'est donc pas loin des « dix heures et demi du soir » de la nuit mystique de Pascal.

C'est au théâtre que la « conversion », commencée dans la cathédrale, devient pleinement consciente d'elle-même. Lors de cette représentation, Félicie d'une certaine manière revient à la vie, comme la statue dans la pièce de Shakespeare. C'est une « révélation », elle dit à plusieurs reprises qu'elle a « vu » ; à cet endroit on n'est plus dans l'incertain, on n'est plus dans le pari. « Avant je me cassais la tête pour choisir et là j'ai vu qu'il n'y avait pas à choisir... Avant, je voyais que les avantages. Après que les inconvénients. Mais c'était pas très clair encore. C'est devenu clair tout à coup ».

### **Ce qui n'est pas pour elle l'objet d'un pari mais d'une évidence.**

→ Avant, j'avais parié, maintenant je vois et je vois qu'il n'y a pas à parier.

Relevons ce détail, la pièce est « Le conte d'hiver », la séquence de la cathédrale a lieu en hiver, à Noël. Comme Pascal, qui après avoir mené une vie mondaine de « divertissement » retrouve Jésus-Christ lors de cette « conversion » relatée dans le *Mémorial*, Félicie a cette révélation qu'il lui faut vivre avec l'espérance de retrouver Charles, du moins ne « rien faire qui puisse empêcher de le retrouver ».

Félicie, à la différence de Loïc, ne cite pas le pari de Pascal, mais elle vit « Le Mémorial ». Comme Pascal, elle dit : « je pleure de joie ».

### **Félicie c'est l'incarnation de la joie de Pascal, c'est la joie pascale.**

Il apparaît donc que le *Mémorial* aide à comprendre le film de Rohmer qui aide à comprendre la Pensée 233B « infini-rien », dite « du pari », comme si le détour par le film (la voie courbe) était le meilleur chemin pour aller du « Mémorial » à la Pensée 233B.

→ **Si « Conte d'hiver » est le portait de Pascal**

**en Félicie, alors « Conte d'hiver » est un film pascalien.**

## Mais

... il faut tout de suite nuancer cette proposition en considérant un point qui fait que si Pascal c'est Félicie, Rohmer ce n'est pas Pascal. Ce point concerne la conception que l'un et l'autre se font du rapport entre les signes et la réalité, entre les mots et les choses. Le croyant et le cinéaste n'ont pas le même rapport aux images.

- Pour Pascal, Dieu est un dieu caché, « vere tu es deus absconditus » (P. 242B). Dans le monde il y a des signes ambigus ; c'est pourquoi la foi est requise pour lever cette ambiguïté et percevoir la signification chrétienne de ces signes.

- Dans le film il y a aussi des signes, les « détails », mais Eric Rohmer se garde bien de lever leur ambiguïté :

- quelques détails, ou signes, parmi d'autres : Félicie croit entrevoir Charles dans la rue à Paris ; lors de la visite de l'appartement à Nevers, elle croit voir sur les murs des amours où il y a des angelots; même si la première révélation a lieu dans la cathédrale de Nevers, Félicie souligne que « la religion et moi on est plutôt brouillé » ; lorsque Loïc, le catholique, l'invite à aller le dimanche à la messe avec lui, elle répond « sûrement pas », tout en disant « je suis beaucoup plus religieuse que toi » ; à la fin elle déclare à sa sœur que Charles et elle « se sont retrouvés par hasard dans la rue ».

Il y a une séquence qui pourrait sembler inutile, une séquence où l'on « bavarde », un « détail inutile » : celle où l'on assiste, lors d'une soirée chez Loïc, à une longue discussion sur l'essence de la réalité du monde. Or on peut émettre l'hypothèse que c'est peut-être là que réside la clé de compréhension (cf. « la clé du chiffre » !) du film : le caractère ambigu de la réalité du monde rempli de signes pour qui sait les voir, mais dont le sens n'est jamais donné d'emblée. Comment vivre avec le souvenir de Charles dans l'esprit de Félicie, avec la perception fautive qui lui fait voir Charles dans la rue, avec ce portrait de Charles dans la chambre d'Elise ? Comment vivre avec cette « réalité absente » qu'est Charles ? Faut-il vouloir le « zéro chance », prendre la décision que les choses deviennent claires, univoques, faut-il dire comme le catholique rationaliste Loïc : « il y a une ambiguïté qui me gêne », ou vaut-il mieux vivre dans un monde qui laisse sa place à l'ambiguïté et par là à l'espérance ?

C'est la réponse qui s'impose à Félicie lorsqu'elle assiste à la représentation de « Le conte d'hiver » de Shakespeare. (Tout se passe comme si, en plaçant ce « conte » en hiver, au moment de Noël, Eric Rohmer avait voulu trouver dans le christianisme une référence qui justifie, qui sanctifie même, l'amour humain, lors même que Pascal écrit que « le mariage est la condition la plus basse de la chrétienté »..) Du fait de l'égalité importance des deux scènes (cathédrale et représentation théâtrale), Eric Rohmer met en évidence, et sur le même plan, ce qui, pour Pascal, est loin d'aller de soi, à savoir la puissance de deux ensembles symboliques, le symbolisme chrétien et le symbolisme profane, La Bible et Shakespeare, les Saintes Ecritures et le théâtre, sur l'imaginaire de Félicie... et sur le nôtre ; nous assistons à « Conte d'hiver » de Rohmer, comme Félicie assiste à « Le conte d'hiver » de Shakespeare. Le théâtre, - mais aussi le cinéma - , a ce pouvoir de révélation. Il permet la réalisation, le temps de la représentation, de ce qui dans la réalité est improbable. Il produit de la « croyance ». Et des deux résurrections, celle du Christ, ou celle d'Hermione, il n'est pas possible de dire laquelle sert de modèle pour comprendre la « conversion » de Félicie. Mais si cela importe peu pour la signification du film, et s'il faut même s'en réjouir, nous pouvons supposer que mettre sur le même plan le théâtre et la religion, cela n'irait pas de soi pour le lecteur de saint Augustin qu'est Pascal.

→ **Si le film doit beaucoup à Pascal, il n'est pas univoquement chrétien.**

Une lecture sécularisée, comme celle faite par Stanley Cavell est possible.

## Mais surtout

Eric Rohmer se démarque doublement de Pascal ; du point de vue du rapport à la réalité et du point de vue du rapport à l'art :

- Là où Pascal, tout en insistant sur le caractère ambigu des signes (Dieu caché) présents dans la réalité, souligne la nécessité d'en dissiper l'ambiguïté, ce que permet seule la foi, Éric Rohmer cultive, entretient cette ambiguïté.

- Là où Pascal se méfie des images (idoles ou icônes), et les remet à leur place en bon augustinien qu'il est, Éric Rohmer se complaît à jouer avec.

Si le premier est un philosophe et un chrétien, qui argumente pour montrer que la philosophie, la raison, a besoin d'un dépassement par la foi pour résoudre les problèmes qu'elle pose, le second est un artiste qui nous fait prendre plaisir à jouer avec l'ambiguïté du réel et des images. Le premier souligne l'ambiguïté des signes pour nous inviter à la dépasser, il interprète les signes alors que le second joue avec. En ce sens il est proche du Baudelaire d'*Hymne à la beauté* : « De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou Sirène, / qu'importe, si tu rends... / l'univers moins hideux et les instants moins lourds » ? Phrase que Félicie, qui souligne la beauté de Charles, pourrait prononcer ; pour Pascal, il est permis d'en douter.

Il y a une notion importante chez Pascal, celle de « figure ». Le monde des corps figure le monde des esprits, selon les modalités propres à son ordre. Éric Rohmer reprend cette idée, c'est un cinéaste « figuratif », au sens pascalien du terme, à cela près qu'il ne tranche pas sur la question de savoir ce qui est figure, ce qui est sens. Qu'est-ce qui est figure et qu'est-ce qui est signification, l'amour humain ou l'amour divin ? Félicie figure de Pascal, Charles figure de Jésus-Christ, ou l'inverse ? Qui, dans le film, est la figure de l'autre, Hermione ou Félicie ? Ce diable d'Éric Rohmer, par ce qui est une « variation sur un thème pascalien » plutôt que « l'illustration d'une Pensée de Pascal », se garde bien de donner la réponse.

17 octobre 2017